

se plaint de sa condition humaine : « C'est pourquoi je ne puis marcher sur l'eau ». Demeurons cependant attentifs aux comparaisons faciles, Basara n'est pas à la littérature ce que Kusturica est au cinéma. Tous deux voguent dans des univers fort différents.

Michèle Bernard

Thomas Wharton LOGOGRYPHE

Trad. de l'anglais
par Sophie Voillot
Alto, Québec, 2008,
193 p. ; 20,95 \$

Qu'est-ce qu'un roman ? Si vous affirmez que c'est un livre, vous ne possédez qu'une partie de la réponse. Qu'est-ce qu'un livre alors ? C'est bien ce que Thomas Wharton tente de définir dans son œuvre conceptuelle *Logogryphe*. Titre évocateur puisque, comme son homonyme *logogriphe* (énigme où l'on donne à deviner plusieurs mots avec les mêmes lettres), le volume force le lecteur à rassembler diverses pièces d'un casse-tête.

L'histoire commence avec une mystérieuse famille des Rocheuses canadiennes qui, un jour, légua l'amour de la lecture à un jeune enfant égaré. À partir de ce moment, sa vie prend une allure de quête : découvrir le livre idéal. Voguant de rêves en aventures, le narrateur guide son lecteur vers les procédés d'appréciation des livres selon différentes cultures. De l'apparition du papier à la trouvaille de la reliure, les livres n'ont jamais cessé d'intéresser les peuples. Leur pouvoir imaginaire inspire un air d'entière liberté. À toutes les époques,

sur tous les continents, les livres transportent et transmettent. Et c'est ce que notre explorateur désire. Devenu écrivain, c'est à son tour de perpétuer l'évasion. Au milieu d'une écriture parsemée d'histoires, il a logé sa création. Créature évanescence nichée dans les pages des livres, le *logogryphe* n'est apercevable que par les réels lecteurs, ceux qui désirent plus que comprendre le livre, mais bien le concevoir.

Originellement écrit en anglais, le roman n'a rien perdu de sa densité à la traduction. Le contexte s'applique à toutes les langues du monde. Le plaisir de la lecture est d'un vocabulaire universel et Thomas Wharton l'a très bien écrit. Quiconque



s'identifie à l'aventure, se reconnaît dans la lecture et s'approprié l'écriture mérite de vivre le livre. Comme quoi le bouquin idéal existe dans les yeux, la tête et le cœur de son lecteur.

Luc Nadeau

Georges Duhamel VIE ET AVENTURES DE SALAVIN

Omnibus, Paris, 2008,
807 p. ; 46,95 \$

Après la réédition de *La chronique des Pasquier* il y a dix ans, Omnibus a eu l'excellente idée de remettre sur le marché *Vie et aventures de Salavin*, titre générique qui regroupe cinq romans parus pour la première fois entre 1920 et 1932. En outre, l'éditeur a pris l'heureuse initiative d'ajouter une nouvelle du recueil *Les hommes abandonnés* (1921), dans laquelle nous trouvons un épisode important de la vie de Salavin, et un bref essai, *Vie et mort d'un héros de roman*, où Georges Duhamel explique la genèse de son personnage.

Cette réédition en un seul volume est un véritable événement, l'occasion inespérée de redécouvrir une œuvre essentielle, emblématique de la misère morale qui caractérise tout un pan de la production fictionnelle des années 1920 ; sans compter que le personnage de Salavin est le précurseur évident du Roquentin de *La nausée* de Jean-Paul Sartre et du

Christian Feuillette, éditeur



Yves Alavo LAURÉAT

DU PRIX LITTÉRAIRE
ANEL-AQPF 2008

Catégorie poésie

Bleu de lune et Soleil d'Or

978-2-923438-19-9 18,95 \$

collection
filon



www.feuillette.ca



www.diffusionchf.ca

Meursault de *L'étranger* d'Albert Camus, ce qui n'est pas peu dire. Salavin est un petit employé de bureau congédié après avoir commis un geste inusité, bien qu'anodin, qui a soulevé la fureur de son patron. Le geste posé inaugure un questionnement existentiel qui bouleversera la vie malheureuse de Salavin et le conduira jusqu'à Tunis, où il tentera une dernière fois de refaire sa vie. Dans les Années folles, Salavin n'a surtout pas envie de s'amuser et de fêter, mais seulement d'essayer d'apprendre à être un homme afin de pouvoir donner un sens à sa vie.

Malgré les rides inévitables qu'elle a pu prendre, l'œuvre de Duhamel reste assurément la porte d'entrée privilégiée pour quiconque désire s'initier au désarroi de l'entre-deux-guerres littéraire, ne serait-ce que parce que ce désarroi est encore largement le nôtre presque cent ans plus tard.

François Ouellet

Niccolò Ammaniti
COMME DIEU LE VEUT
Trad. de l'italien
par Myriem Bouzaher
Grasset, Paris, 2008,
542 p. ; 32,95 \$

Une petite ville de l'Italie contemporaine. Un garçon de treize ans, Cristiano, et son père, Rino Zena, chômeur alcoolique et néonazi, unis tout autant par un amour excessif que par la violence et la peur. Les deux amis de Rino : Corrado Rumitz, surnommé Quattro Formaggi à cause de son appétit sans limites pour la pizza aux quatre fromages, dont le corps est agité de soubresauts incontrôlables depuis qu'il a failli mourir d'une décharge électrique, et Danilo Aprea, sans cesse à la recherche de moyens pour reconquérir sa femme qui l'a quitté depuis plusieurs années. Le fantôme

Andrée Ferretti

L'enquête menée par Andrée Ferretti sur la mystérieuse Bénédicte ne convaincra pas tous les jurys, mais elle sèmera un doute séduisant dans l'esprit des lecteurs et plus encore des lectrices. Par-delà la découverte que propose l'auteure, la démarche est l'occasion de se familiariser avec la fin du XVII^e siècle, telle que pouvaient la vivre à Amsterdam les juifs qui y avaient cherché refuge et prospérité et telle que la subissaient les femmes toujours prisonnières de préjugés tenaces. Non seulement l'hospitalité offerte aux marranes demeure aléatoire, mais les juifs eux-mêmes sanctionnent sévèrement l'indépendance d'esprit au sein de leur communauté. L'ostracisé ostracise à son tour. Décor peu propice à l'éclosion et surtout à l'envol d'une pensée philosophique préconisant le constant recours à la Raison plutôt qu'aux affirmations de la Révélation. Situation plus difficile encore si la critique des certitudes imposées par les hiérarchies émane d'une femme. Mieux vaut louvoyer.

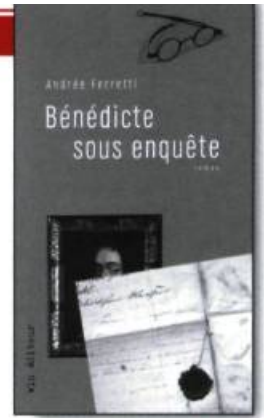
Aussi prudente que déterminée, Bénédicte dissimule donc sa féminité pour retirer au moins un argument à ceux que hérissent ses thèses. Elle mise tout sur la Raison. Même à celle-ci elle interdit de juger selon des références morales. « La connaissance vraie libre, écrit-elle, parce qu'elle montre que l'univers ne se situe pas dans l'ordre du bien et du mal, mais dans celui de la nécessité de ce qu'il est. » Non seulement la Révélation cède ainsi le pas au jugement humain, mais celui-ci s'incline à son tour devant l'existence des êtres et des choses. Sartre aurait apprécié.

Andrée Ferretti veille à ce que ces textes audacieux passent de Bénédicte à une descendante digne de ces confidences, d'Amsterdam au Québec. Trois siècles séparent l'ancêtre Guillaume Bertrand de sa distante héritière, mais, dès la découverte des documents dans une vieille maison de Neuville, Sophie en saisit la portée et en partage l'esprit. Sans effort, elle imagine Bénédicte insérant ses vues philosophiques et sociales dans la modernité : « Je la vois, je l'entends. Elle s'élève contre les sirènes de la société du spectacle, du marketing, de la marchandisation de la vie, nouvelles formes de la séduction des esprits, formes plus assujettissantes que jamais, parce que déguisées sous les oripeaux de la promotion de la liberté ».

Faudrait-il, pour corriger l'injustice commise à l'endroit de la pensée féminine, apposer enfin la signature de Bénédicte au bas d'une des œuvres philosophiques marquantes de l'Occident ? Andrée Ferretti n'insiste pas : « À toi qui me liras la liberté et le plaisir / D'hésiter entre la réalité et le réel ».

Laurent Laplante

Andrée Ferretti
BÉNÉDICTE SOUS ENQUÊTE
VLB, Montréal, 2008, 159 p. ; 19,95 \$



honné de la mère de Cristiano partie un jour sans laisser de trace et en abandonnant son fils aux seuls soins tordus du père. Les ennemis, ceux du père ou du fils : Beppe Trecca, le travailleur social qui laisse constamment planer la crainte d'enlever la garde de Cristiano à son père pour le confier à un foyer, le commerçant Castardin et l'entrepreneur Marchetta qui ont congédié Rino, le jeune motard Tekken qui a eu la mauvaise idée de donner sa première

raclée à Cristiano, les trop belles filles du collège, Esmeralda et Fabiana, qui se moquent du jeune garçon, et tous les autres qui ont la mauvaise idée de se mettre en travers de leur chemin. Et bien sûr la victime expiatoire et pas tout à fait innocente de cette tragédie qui évolue jusqu'au point de non-retour en quatre jours à peine.

Lauréat du prestigieux prix Strega 2007 de la littérature italienne, Niccolò Ammaniti dépeint, avec *Comme Dieu le*

veut, une société marquée par la violence et l'abrutissement où les paumés donnent libre cours à leur fureur viscérale. Il faut lire le passage où Rino, qui découvre le visage tuméfié de son fils après avoir été battu, se reproche amèrement d'avoir manqué à son devoir de père en ne lui apprenant pas à se battre avec méchanceté et, après une rapide leçon, l'entraîne par les rues de la ville pour retrouver son agresseur et l'applaudir pendant qu'il le frappe en traitre